antique, ne remontant pas à moins de 3,000 à 4,500 ans avant notre ère.

Ces matériaux, dont la quantité s'accroît sans cesse, ont été et sont constamment mis en oeuvre par une armée de travailleurs infatigables, parmi lesquels il convient de nommer M. de Sauley, Ménant, François Lenormant, Schrader, Fr. Delitsch, Haupt, Sayce, Pinches, Halévy, Strassmaier, Stanislas Guyard, Amiaud, Pognon.

II.

Quel profit a-t-on retiré de ces études ?

Toute une civilisation très complexe, très avancée à quelques égards, la plus ancienne de celles que nous connaissons s'est révélée aux yeux de notre génération, après un oubli de plus de deux mille ans. Nous savons aujourd'hui assez bien comment vivaient, ce que pensaient, ce que croyaient, ce qu'ont fait les peuples des bords du Tigre et de l'Euphrate de 4,500 à 150 ans avant J.-C. L'histoire d'Hérodote (484-406), de Bérose (IV^{ème} siècle avant J.C.), de Damascius (VI^{ème} siècle après J.-C.) est ou à compléter, ou le plus souvent à refaire. Il faut renoncer aux légendes de Ninus, de Sémiramis, de Sardanapale, et à bien d'autres contes dont on nous a nourris au collège. Les récits de l'Ancien Testament par contre y trouvent d'éclatantes confirmations, et plusieurs textes obscurs jusqu'ici, dans Esaïe par exemple, reçoivent une vive clarté des documents assyriens.

Si la littérature chaldéo-assyrienne a pu revivre après avoir été si longtemps ensevelie, si l'on a pu retrouver les ouvrages originaux, et non des copies plus ou moins altérées comme dans les autres littératures, c'est grâce aux matériaux employés par les peuples pratiques qui l'ont cultivée. Les Assyriens semblent avoir voulu écrire pour l'éternité. (Les papyri assyriens sont détruits.)

Ils ont laissé des textes gravés sur le roc, à une hauteur presque inaccessible, comme les inscriptions de Darius, près de Persépolis en Perse et à Béhistoun en Médie,—celle de